

Premières Représentations

OPÉRA-COMIQUE. — Première représentation de *Bérénice*, tragédie en musique en trois actes, poème et musique de M. Albéric Magnard.

Le devoir de la critique, en présence d'une œuvre aussi sincère et aussi noble que la *Bérénice* de M. Albéric Magnard, est, en vérité, un peu difficile à remplir.

On se sent, en effet, partagé entre le désir de rendre un légitime hommage à un musicien d'élite et le souci scrupuleux de renseigner le public sur le plus ou moins de plaisir qu'il pourra trouver à écouter un ouvrage lyrique.

Parlons d'abord du livret. J'estime qu'il soulève une grave objection. La *Bérénice* de l'histoire a disparu des mémoires françaises, pour céder la place à la délicieuse fille de Racine, qui, depuis deux siècles, charme l'esprit et le cœur des lettrés.

A cette *Bérénice* délicate, tendre et fière, M. Albéric Magnard substitue une juive vigoureuse, belle, ardente, et sensuelle, qui exprime son amour dans un langage qui n'a guère plus de voiles que Miss Isadora Duncan n'en portait dans une représentation restée fameuse.

Cette transformation d'un personnage classique a causé quelque malaise.

Il est vrai que la musique heureusement n'a pas traduit les brutalités du dialogue et ceci pour une excellente raison, c'est que pour M. Albéric Magnard ce dialogue est chose secondaire puisque c'est par l'orchestre qu'il exprime sa pensée.

En admettant ce point de vue je n'aurai que des éloges à faire. Dans *Bérénice*, tout ce qui est symphonie est remarquable et d'un intérêt soutenu. Les ouvertures, les introductions écrites dans un style large et puissant, développent des thèmes expressifs et colorés.

Et pendant les trois longs actes où Titus et *Bérénice* presque toujours en scène, ne cessent de chanter les joies et les tristesses de leur amour, c'est dans la symphonie orchestrale dont les voix ne sont qu'un élément, qu'il faut chercher la pensée toujours noble du compositeur.

Mais de cette constatation découle l'inévitable critique.

Le chant n'étant plus qu'une partie secondaire de la trame symphonique, perd son action sur la plus grande partie du public.

Cette conception artistique qui peut donner d'heureux résultats dans une œuvre destinée aux salles de concerts, constitue une erreur certaine lorsqu'on l'applique à une œuvre théâtrale.

A tort ou à raison — et à mon sens à raison — le public qui se rend dans un théâtre lyrique désire suivre une action dramatique, dans laquelle le chant accompagnera et traduira l'évolution du dialogue.

Il veut voir jouer et entendre chanter. Or, dans la *Bérénice*, de M. Albéric Magnard, il n'y a place ni pour le jeu des acteurs, ni pour le chant des artistes.

Il en résulte une impression de monotonie qui lasse à la longue et finira certainement par décourager beaucoup de spectateurs.

J'estime que c'est rendre service à un musicien de la valeur de M. Albéric Magnard que de lui dire franchement la vérité.

Son ouvrage contient des parties remarquables et certaines mêmes comme le chœur du premier acte qui enlace et soutient le duo d'amour sont tout à fait charmantes.

Si le grand public ne fait pas à cette œuvre pleine de talent le grand succès qu'elle mérite, la faute en est à ce qu'elle est plus symphonique que théâtrale, et que les symphonistes doivent se mettre dans la tête que quand on écrit pour le théâtre, il faut offrir au public un spectacle de théâtre.

Quant à l'interprétation, elle est fort intéressante : Mlle Mérenlié est une *Bérénice* aux attitudes superbes et à la voix généreuse ; je ne lui ferai qu'un reproche : c'est d'être trop farouche trop violente et de forcer trop sa voix. J'aimerais une *Bérénice* plus douce et dont le chant fût plus tendre et plus caressant. Mais cette *Bérénice*-là serait celle de Racine et non celle de M. Magnard.

M. Wolffs a une fort belle voix, que nous avons déjà entendue à l'Opéra, et il sait s'en servir. Mais son jeu est bien lent et ses allures bien communes.

M. Vieuille a été parfait en vieux Romain.

Les décors ne méritent que des éloges. L'orchestre, maître du champ de bataille, y a vaillamment triomphé sous la conduite de M. Rulmann. Je renonce cette fois à dire qu'il jouait trop fort puisque l'auteur lui-même lui avait donné pour mission de dominer les voix.

MARCEL HABERT.